

**Les séquelles psycho-traumatiques de la guerre chez Dongala Emmanuel :
une étude psychanalytique de *Johnny chien méchant***

**OYETUNDE Julius Oluwafemi | DONGMO Adelaide Keudem | Ismail
ABDULMALIK**

Department of French, University of Ilorin, Ilorin, Kwara State
13-68cy003pg@students.unilorin.edu.ng |
dongmo.ak@unilorin.edu.ng |
abdulmalik.i@unilorin.edu.ng

Résumé

La présente étude fait une lecture psychanalytique en s'appuyant principalement sur les concepts freudiens de refoulement, de pulsion de mort, et de retour du refoulé. L'étude interroge les mécanismes inconscients à l'œuvre dans la construction et la destruction de l'identité des jeunes personnages notamment Johnny, dont la dissociation mentale, les hallucinations et l'agressivité apparaissent comme les symptômes d'un psychisme fracturé. À travers cette analyse, nous postulons que la guerre, en plus de sa dimension géopolitique, opère comme un traumatisme collectif et individuel, désorganisant les structures du Moi, du Surmoi et du Ça chez les sujets impliqués. Cette étude conclut que le roman de Dongala s'impose non seulement comme un témoignage littéraire sur les conflits africains mais aussi comme un espace symbolique de mise en récit du trauma où se disent l'aliénation, la perte de repères et l'impossible résilience.

Mots-clés: *psychanalytique, psycho-traumatique, psychique, traumatisme, inconscient.*

Introduction

La guerre dans sa brutalité extrême laisse des traces indélébiles non seulement sur les corps mais aussi dans les esprits. Lorsqu'elle enrôle des enfants, comme c'est le cas dans plusieurs conflits africains récents, elle provoque des dommages psychiques d'une profondeur inouïe. Dans *Johnny Chien Méchant*, Emmanuel Dongala donne la parole à l'un de ces enfants soldats, Johnny, dont l'errance mentale et les actes de violence témoignent des ravages silencieux de la guerre sur l'inconscient. De plus, Dongala propose une immersion saisissante dans l'univers de la guerre civile à travers le regard d'enfants soldats pris dans une spirale de

violence et de déshumanisation. Ce roman, ancré dans un contexte africain fictif mais évocateur des conflits contemporains du continent, met en scène la désintégration psychique des jeunes protagonistes, exposés à une brutalité extrême dès l'adolescence. Contrairement à une simple chronique des horreurs de la guerre, le texte se présente comme une exploration des séquelles psychologiques profondes laissées par cette expérience.

Loin d'une simple dénonciation sociopolitique, le roman plonge au cœur du chaos mental d'un enfant façonné par la terreur, la haine et la mort. La présente étude examine les séquelles psycho-traumatiques de la guerre à travers une lecture psychanalytique du roman à partir des concepts fondamentaux de la psychanalyse freudienne tels que le trauma, le refoulement, la pulsion de mort ou encore le surmoi. L'étude démontre comment la guerre opère une déstructuration de l'appareil psychique des jeunes personnages. En se focalisant principalement sur la figure de Johnny, notre analyse montre que le roman fonctionne comme une cartographie des effets délétères du conflit sur la subjectivité en interrogeant la possibilité, ou non, d'un retour à l'humanité après l'inhumain.

Emmanuel Dongala et *Johnny chien méchant*

Emmanuel Dongala est un écrivain et chimiste congolais né en 1941, connu pour ses œuvres engagées qui dénoncent la guerre, la dictature et les injustices sociales en Afrique. Son roman *Johnny Chien Méchant* met en lumière les ravages psychologiques et sociaux de la guerre civile à travers le regard d'enfants soldats. Ce chef d'œuvre met en scène deux jeunes personnages opposés par leurs trajectoires : Johnny, de son vrai nom Lufua Liwa Matiti Mabé, devenu milicien sous le nom de guerre « Chien Méchant », et Laokolé, une adolescente de seize ans. Lorsque la guerre éclate, Laokolé fuit sa maison avec son jeune frère Fofu et leur mère blessée qu'elle transporte dans une brouette après l'assassinat de leur père. Avant de partir, elle enterre les objets de valeur de la famille. Johnny, lui est impliqué dans les combats entre les factions Maï-Dogos et Dogo-Maï. Il participe aux pillages, aux meurtres et aux viols, sous les ordres de Pili-Pili, un jeune chef cruel. Ces enfants soldats comme Johnny, combattent avec la conviction d'être invincibles grâce à des amulettes et sans connaître les raisons profondes du conflit. Johnny se voit confier la responsabilité de recruter d'autres jeunes pour grossir les rangs des milices. La guerre pousse des milliers de civils à fuir, certains cherchant refuge dans les camps humanitaires mis en place par le HCR ou d'autres organisations. Dans ce contexte de violence et de chaos, les chapitres alternent entre les récits de Johnny et de Laokolé, reflétant deux visions de la guerre : celle d'un

jeune embrigadé dans la brutalité et celle d'une jeune fille en quête de survie et de paix.

Cadre théorique : la théorie psychanalytique

La théorie psychanalytique, fondée par Sigmund Freud au tournant du XXe siècle, constitue un outil fondamental pour comprendre les dynamiques inconscientes qui influencent les comportements humains. Appliquée à la littérature, elle permet d'analyser les conflits psychiques des personnages, les effets des traumatismes et les mécanismes de défense face à la souffrance. Dans le cadre de cette étude, la psychanalyse sert à décrypter les manifestations psychologiques des personnages confrontés à la violence, à la guerre et à ses séquelles, en mettant en lumière des symptômes tels que le refoulement, la dissociation, l'angoisse ou la répétition traumatique.

Sigmund Freud définit la psychanalyse comme « une méthode d'investigation des processus mentaux à peu près inaccessibles autrement, une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement des désordres névrotiques, et une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen » (Laplanche & Pontalis, 1984, p. 523). Selon Freud (1922), l'inconscient constitue un réservoir de désirs refoulés, de conflits non résolus et d'expériences traumatiques qui, bien qu'invisibles, influencent profondément les pensées, les émotions et les actions d'un individu. Il élabore ainsi les structures fondamentales du psychisme humain : le ça (pôle pulsionnel), le moi (instance médiatrice) et le surmoi (instance morale). Les comportements humains ne sont donc pas toujours rationnels, mais souvent dictés par des pulsions inconscientes. Par exemple, le refoulement, mécanisme central dans les névroses, consiste à repousser hors de la conscience des pensées ou souvenirs douloureux ou inacceptables. Dans les romans de guerre, ce mécanisme est souvent à l'œuvre chez les personnages traumatisés qui, face à l'horreur, se retranchent dans l'oubli ou dans une dissociation mentale pour se protéger. Plusieurs penseurs ont enrichi la psychanalyse en y introduisant de nouvelles perspectives, particulièrement utiles à l'analyse littéraire. Carl Gustav Jung (1959) a introduit l'idée de l'inconscient collectif et des archétypes, affirmant que certaines structures psychiques sont universelles et se retrouvent dans les mythes, les rêves et la littérature. Cela permet de comprendre la répétition de motifs récurrents dans les récits de guerre, comme la figure du héros blessé ou du survivant hanté. Jacques Lacan (1977) a réinterprété Freud à travers le prisme du langage. Il affirme que « l'inconscient est structuré comme un langage », soulignant ainsi le rôle du symbolique, du langage et du signifiant dans la constitution du sujet. Cette approche

permet d'analyser les récits non seulement en termes de contenu, mais aussi à travers leurs silences, leurs ruptures et leurs failles narratives. Mélanie Klein (1932), pionnière de la psychanalyse des enfants, a mis l'accent sur les fantasmes inconscients précoces et les relations d'objet, en soulignant l'impact des expériences infantiles sur la construction du moi. Dans les récits de guerre, ses concepts permettent d'interroger les séquelles laissées par une violence vécue dès l'enfance. Donald Winnicott (1953) a développé le concept d'objet transitionnel et d'espace potentiel, mettant en lumière l'importance du cadre affectif et sécurisant dans le développement psychique. Il permet de comprendre le rôle du récit ou de l'écriture comme refuge psychique pour les personnages ou pour les auteurs confrontés à des événements extrêmes. Ces apports permettent de complexifier la lecture psychanalytique, en offrant des outils variés pour interpréter les pathologies individuelles et collectives dans les fictions de guerre.

Analyse des effets psycho-traumatiques de la guerre dans *Johnny chien méchant*

La guerre décrite dans *Johnny chien méchant* plonge les personnages dans une spirale de violence extrême aux conséquences psychologiques dévastatrices. À travers une analyse des différentes formes de violence telles que politique, physique, verbale et sexuelle l'auteur met en lumière les traumatismes profonds et durables vécus par les personnages. Cette section examine les manifestations de ces effets psycho-traumatiques en mobilisant les outils de la psychanalyse.

Violence politique, manifestations psychiques et traumatiques de la guerre

La violence politique peut être vue comme l'utilisation de la force physique, telle que les émeutes, le terrorisme ou les conflits armés, afin d'atteindre un objectif politique. Elle peut prendre de nombreuses formes, notamment l'assassinat, la violence de protestation et la destruction de biens. La violence politique peut avoir des effets dévastateurs sur les communautés, les individus, et les sociétés entières, et peut conduire à une instabilité généralisée et à des crises humanitaires. Les facteurs qui contribuent à la violence politique sont notamment l'inégalité économique, les tensions ethniques et religieuses, la répression politique, l'avarice et l'incompétence des leaders politiques. Elle est généralement regardée comme une menace pour les droits de l'homme et la démocratie, car elle vise à faire taire les voix opposées et à limiter les libertés politiques. Notre remarque rejoint celle de Dongala, qui s'exprime sur la violence politique à travers les propos de Laokolé en ces termes :

Nous étions un peuple, une communauté en train d'être massacrée, elle ne nous laisserait donc pas tomber. Au fait, qui représentait cette fameuse Communauté ? Je ne m'étais jamais posé la question. Nos chefs d'État en faisaient-ils partie ? Ces chefs qui marchaient allègrement sur des cadavres pour arriver au pouvoir en faisaient-ils aussi partie ? Et moi, en faisais-je partie ? (pp. 105-106).

Cet extrait fait référence à la violence politique en Afrique en général et pose de manière intéressante la question de savoir qui fait partie de la communauté qui est en train d'être massacrée. Dongala soulève la question de savoir si les chefs d'État africains font partie de cette communauté alors qu'ils ont peut-être eux-mêmes contribué à la violence en marchant sur des cadavres pour accéder au pouvoir. Cette interrogation met en lumière la complexité des enjeux politiques en Afrique, où la violence est souvent utilisée comme un moyen de parvenir au pouvoir ou de maintenir la domination, même si elle affecte négativement la vie des innocents. En outre, la réflexion du narrateur sur la nature de la communauté et les actions des chefs d'État illustre la dévastation psychologique provoquée par des conflits politiques. Le massacre, la quête de pouvoir au détriment des autres et le questionnement identitaire montrent clairement les impacts profonds et durables de la violence politique tels que le traumatisme, la désillusion et la crise identitaire. Les propos de Laokolé, victime de la guerre en témoignent :

Poussière, bousculades, cris, pleurs. Nous fuyions, mais pourquoi ? Qu'avions-nous fait ? Pourquoi devrions-nous souffrir pour un combat de chefs qui ne nous concernait pas ? Qu'est-ce que cela changeait pour nous si c'était le chef des Tchétchènes ou celui des Mata Mata qui avait le pouvoir ? Rien. Absolument rien. Et pourtant, c'était comme ça, nous étions l'herbe sur laquelle se battaient deux éléphants. Maman souffrait maintenant de façon évidente mais ne laissait échapper aucune plainte à travers ses lèvres pincées ; seule la crispation de son visage trahissait son martyre. (p. 104)

En effet, le sentiment d'impuissance et de confusion qui se manifeste à travers la question répétée « Pourquoi ? » exprime une profonde incompréhension et un

sentiment d'impuissance face à la violence et à la guerre. Laokolé et les autres victimes fuient sans vraiment savoir pourquoi ils sont obligés de souffrir pour des luttes politiques qui ne les concernent pas directement. Cette confusion psychologique est typique des civils pris au milieu d'un conflit dont ils ne contrôlent pas ignorent les causes. Ce manque de sens exacerbe le traumatisme car ils se sentent victimes d'une violence arbitraire, renforçant l'anxiété et le désespoir. La souffrance silencieuse de la mère de Laokolé, est un symbole de résilience mais aussi de détresse refoulée. Sa douleur est palpable malgré l'absence de plainte verbale ce qui souligne un mécanisme de défense typique des personnes traumatisées qui intériorisent leur souffrance pour éviter d'aggraver leur situation. Le visage crispé de la mère trahit un combat intérieur entre la douleur physique et le besoin de maintenir un certain contrôle sur ses émotions dans une situation de survie. Ce comportement illustre la répression émotionnelle, un mécanisme de défense courant dans des contextes de guerre.

L'auteur dépeint les actes de violence politique brutale menés contre certaines communautés spécifiques (Mayi-Dogos) au nom de pouvoirs politiques plus importants. La description des atrocités que les proches et connaissances du narrateur ont subies est bouleversante et contribue à donner une idée de la cruauté absolue qui peut être employée lors de l'exercice du pouvoir. La thématique de la violence politique est fortement présente dans chacune de ces phrases, qui dépeignent des scènes atroces avec une intensité effrayante :

Ces photos représentaient les personnes de notre ethnique et de notre région attaquée par les bandits de Mayi-Dogos, au service du président actuel : ils mutilaient nos femmes enceintes, torturaient nos hommes en leur passant des fers à repasser sur le dos, et commettaient toute une série d'atrocités en coupant des nez, des oreilles et des bras. Je ne sais pas comment ils avaient réussi à photographier tout cela, mais nous avons été pris d'effroi en les voyant. (p. 130)

Selon la psychanalyse, les images traumatiques refoulées peuvent réapparaître sous forme de cauchemars ou de flashbacks. Dans le contexte de la guerre, les photos et scènes de violence peuvent réactiver ces souvenirs enfouis, provoquant un choc émotionnel et une altération de la gestion des émotions. Ces évocations interrogent le rôle de la violence dans la politique africaine et les moyens utilisés par les dirigeants pour conserver le pouvoir. L'auteur met en lumière la manière dont les

idéologies politiques peuvent justifier des violences extrêmes. L'impact de cette violence est profond et engendre le stress post-traumatique, l'anxiété, les flashbacks, les cauchemars et la perte de repères psychologiques. Laokolé en témoigne à travers sa détresse : « La brouette, la mettre dans la brouette, la sauver ! J'éclate en sanglots... Je suis désespérée. » (p.157). Ce passage illustre un état de traumatisme aigu où la guerre détruit non seulement l'environnement physique mais aussi l'équilibre émotionnel. La solitude et le désespoir exprimés sont caractéristiques des séquelles psychologiques durables causées par les conflits.

Les victimes parlent souvent d'un véritable « enfer ». Comme en témoigne cette scène : « L'enfer s'est alors déchaîné... Rester c'était mourir à coup sûr. » (p.160). Elle reflète l'état de panique, la peur de la mort et la perte de contrôle. L'instinct de survie prend le dessus, illustrant la domination du « Ça » sur le « Moi », selon Freud (1920). Le « Moi », submergé, cède à des réactions impulsives. Ce type de situation génère un traumatisme profond et durable. Face à la violence extrême, les individus peuvent recourir à la dissociation, un mécanisme de défense où l'esprit se détache de la réalité pour se protéger de la douleur psychique. Cela peut entraîner une insensibilité émotionnelle ou un état de choc.

Violence sexuelle et traumatisme de la guerre

La violence sexuelle est un thème souvent abordé dans le roman africain. Elle est souvent utilisée pour dénoncer des situations telles que la violation des droits des femmes, le viol et la domination masculine. Dans certains romans africains, la violence sexuelle est représentée de manière explicite en montrant les conséquences dévastatrices et traumatisantes sur les victimes. C'est ce que nous notons à travers ce passage extrait du récit :

Je lui ai dit d'enlever son grand boubou, son pagne et son soutien car je voulais voir ses seins. Elle m'a regardé sans réagir. Alors j'ai perdu patience. J'ai arraché le grand boubou et déchiré son soutien-gorge. Elle ne résistait plus, elle se laissait faire. C'est cela qui est magnifique avec un fusil. Qui peut vous résister ? J'ai enfin fait sauter son slip et j'y suis allé, la, dans le studio [...] p. 44

La violence sexuelle décrite par Dongala est une atteinte grave à l'intégrité physique et psychologique. La victime est réduite à un objet, déshumanisée, ce qui

accentue son traumatisme. L'auteur emploie un langage cru qui évoque une agression marquée par la brutalité et renforcée par la présence d'une arme. Le narrateur qualifie même son fusil de « magnifique » ! Ceci révèle une perversion du pouvoir et une déshumanisation totale. Les conséquences de tels actes incluent souvent un stress post-traumatique, des troubles émotionnels et une perte de repères identitaires. Sur le plan psychanalytique, cette violence réveille des traumatismes refoulés, sources de symptômes tels que les cauchemars, les flashbacks ou encore l'anesthésie émotionnelle. Freud (1920) explique que ces conflits inconscients non résolus engendrent des troubles profonds de la psyché. L'extrait suivant, où l'agresseur interprète les réactions de la victime comme du plaisir, illustre cette dissociation psychique : « je crois même qu'elle aimait cela puisqu'elle pleurait de plaisir... » (p. 45). Le regard figé de la victime révèle une fuite psychique, signe de dissociation, mécanisme de défense typique en cas de traumatisme. La scène où l'agresseur partage une prisonnière avec un complice « nous avons échangé les rôles » (p. 71) souligne l'impunité, l'objectification du corps féminin et l'abus de pouvoir. La passivité de la victime montre son impuissance face à une domination totale. Cette violence reflète un déséquilibre structurel dans les rapports hommes-femmes et un mépris total pour la dignité humaine.

Contrairement à Tanya Toyo qui subit l'agression, une autre femme, la femme de Ibara tente de résister de toutes ses forces avant de s'épuiser. Elle est malheureusement humiliée devant son mari qui ne peut rien faire. : « Rien ne peut humilier plus un homme que d'humilier sa femme en sa présence... » (p. 343). Ici, M. Ibara, impuissant, est submergé par la honte. Freud (1915) montre que l'incapacité à agir selon le principe de réalité peut engendrer un profond sentiment de culpabilité inconsciente, renforcé par les normes sociales. La scène suivante où Ibara, hagard, abandonne son slip devant sa femme (p. 345), traduit une décompensation psychique et un effondrement du Moi.

L'auteur pousse plus loin avec cette description : « Nous avons ensuite fouillé les femmes [...] entre les cuisses... » (p. 327). Il ne s'agit pas d'une simple fouille mais d'une violation intime. Les femmes sont réduites à leur corps sur lequel les hommes exercent un contrôle total. Freud considère ces pulsions sexuelles exacerbées comme des manifestations d'un besoin de domination. Cette domination passe par l'humiliation et l'invasion de l'intimité, ce qui ancre un traumatisme durable.

Violence verbale et destruction psychologique de la guerre

Dans *Johnny chien méchant*, la violence verbale est présentée comme un outil de déshumanisation. Le personnage de Giap compare les rebelles à la « vermine » (p. 65) en les réduisant à des parasites à exterminer. Ce langage extrême ne sert pas seulement à justifier la violence mais à nier l'humanité de l'autre facilitant pour faciliter les actes barbares. En ordonnant de « traquer et écraser » les rebelles, Giap use d'un discours agressif qui incite à l'annihilation totale. La métaphore animale « écraser comme on écrase la vermine » révèle une stratégie de dévalorisation radicale. Selon Freud (1920), cette forme de discours peut engendrer une violence agie sans culpabilité, le bourreau se sentant moralement déchargé. Pour les victimes, entendre de tels propos provoque une profonde blessure psychique. Être traité comme un nuisible entraîne une honte et un isolement voire un stress post-traumatique. La violence verbale devient alors un outil de domination mentale qui renforce l'angoisse, la peur et la dépersonnalisation dans un contexte de guerre.

On peut également identifier une autre forme de violence verbale. Johnny, le narrateur utilise un langage insultant et dégradant envers une jeune fille qu'il qualifie de « connasse » et d'« idiote ». Ces termes offensants et méprisants sont utilisés pour exprimer sa frustration et son irritation envers Laokolé qui a traversé la route au mauvais moment:

Soudain, une apparition incroyable : une jeune fille poussant une brouette dans laquelle se trouvait une femme plus âgée. La **connasse**. Au lieu de rester sagement sur le trottoir gauche où elle se tenait. Elle décide de couper la route à ma voiture de commandement juste au moment où celle-ci déboulait. Tu crois que je vais freiner pour toi, **idiote** ? (p. 118).

Ces insultes révèlent une volonté de dévaloriser les deux femmes, ce qui les réduit à des objets de mépris. En qualifiant Laokolé de « connasse », le narrateur lui retire toute humanité et la réduit à une figure de dédain. Ce mot, vulgaire et brutal, est une forme de violence verbale qui vise à humilier la jeune fille et à la rabaisser au plus bas niveau. L'insulte exprime non seulement un manque de respect(↗) mais aussi une forme de domination symbolique. Chien Méchant ne se soucie pas de la situation ou de la condition des deux femmes ; il les perçoit uniquement à travers le prisme de son mépris et il les considère comme des obstacles insignifiants sur son chemin.

En outre, nous remarquons l'utilisation d'un langage violent et déshumanisant chez Johnny qui exprime sa volonté de vengeance envers les Mayi-Dogos. Il emploie des termes insultants tels que « **rats puants** de Mayi-Dogos ». Ces termes dégradants visent à déshumaniser et à dévaloriser l'autre groupe à travers la réduction de ces derniers à des animaux nuisibles. Voici comment il présente cette situation : « Je ne sais pas comment ils avaient fait pour photographier tout cela mais nous avons frémi d'horreur. Il nous faut venger notre région, avait-il martelé, car si nous ne faisons rien, ces **rats puants** de Mayi-Dogos nous tueront tous, nos femmes, nos enfants, nos poules et nos cabris. » (p.130). Le terme « **rats puants** » utilisé pour désigner les Mayi-Dogos est un exemple frappant de déshumanisation par la violence verbale. Ce type de discours a pour but de priver les individus de leur humanité et de légitimer la violence à leur encontre. En comparant les Mayi-Dogos à des « **rats puants** », le narrateur les rabaisse à des créatures nuisibles et repoussantes. Cette animalisation est une stratégie rhétorique courante dans les discours incitatifs à la violence(,) car elle permet de réduire les victimes à des êtres sans valeur, indignes de compassion. Le terme « **puant** » accentue le mépris et suggère que ces individus ne méritent même pas d'exister dans la même sphère que les autres. Dans le contexte de la guerre ou des conflits, cette déshumanisation est utilisée pour faciliter la violence en éliminant toute considération morale pour les cibles. Le discours de vengeance, « il nous faut venger notre région », est un appel direct à l'action violente renforcé par le langage méprisant utilisé pour qualifier l'ennemi. L'expression « ces rats puants de Mayi-Dogos nous tueront tous » suscite la peur et la colère, deux émotions qui favorisent une réponse violente. Ce type de violence verbale est conçu pour créer une peur irrationnelle chez ceux qui l'écoutent. En affirmant que les Mayi-Dogos vont « tuer tous » les habitants, il sème la terreur dans les esprits des auditeurs. Cette peur engendre un stress psychologique qui pousse les personnages à adopter une mentalité de guerre où la violence devient non seulement justifiée mais nécessaire pour assurer leur propre survie. Le conditionnement par la peur est une stratégie de manipulation psychologique qui détruit la capacité des individus à penser de manière rationnelle et à percevoir l'autre comme un être humain.

Violence physique et séquelles psychiques de la guerre

Dans *Johnny chien méchant*, Emmanuel Dongala expose la brutalité physique dès les premières pages. Une scène marquante montre la mère de Laokolé surprise à cacher un sac de riz, ce qui entraîne une réaction violente du chef des soldats qui lui arrache son pagne. En tentant de défendre sa femme, le père de Laokolé frappe

un soldat mais il est aussitôt abattu d'une balle dans la tête par un autre (pp. 58-59). Cette scène témoigne de l'impulsivité meurtrière des miliciens et de la vulnérabilité des civils. Plus loin, un jeune garçon est maltraité par les rebelles : frappé, contraint de porter une cuvette sur la tête et de retenir son pantalon qui glisse sous les coups (p. 83). Ce traitement humiliant vise à briser psychologiquement l'individu. Laokolé remarque qu'il « avait probablement l'âge de Fofo... Il était terrorisé » (p. 84), soulignant l'effet traumatique immédiat de la violence sur un enfant. Dans une lecture psychanalytique, ces actes traduisent des pulsions de domination refoulées. La violence devient un moyen de contrôle, d'humiliation et laisse chez les victimes des séquelles durables notamment la peur, la perte de repères et le traumatisme. La description de l'état psychologique de cet enfant témoigne de l'impact de la guerre sur sa santé mentale et son développement émotionnel. La menace et l'usage de la violence physique sont des moyens utilisés pour imposer la soumission et réduire au silence toute opposition. C'est cette brutalité exercée que nous constatons chez des jeunes militants qui agissent de manière impulsive et violente pour faire taire les voix dissidentes.

En entendant cela, les jeunes militants, zélés comme ils étaient, s'étaient fâchés. Ils avaient tabassé avec leurs crosses quatre personnes et menacé d'en abattre deux dont la femme qui avait lancé les paroles que nous avons applaudies. Comme dans cette pagaille de guerre civile il n'y avait plus d'armée nationale pour nous protéger, tous ceux qui protestaient avaient eu peur, ils avaient avalé leurs contestations et s'étaient tus. (p.129)

La violence physique décrite dans le passage, caractérisée par des actes de tabassage et de menaces d'abattage, crée un climat de terreur et de répression qui entraîne la peur et le silence chez ceux qui osent contester. Ces formes de violence physique, lorsqu'elles sont exercées de manière indiscriminée et brutale, peuvent laisser des séquelles psychologiques graves chez les victimes et les témoins⁽⁷⁾ telles que la peur, la résignation et le traumatisme. D'un autre point de vue, la violence physique est illustrée par l'interférence brutale d'un soldat dans une interaction entre deux personnages, Kateljine et Mélanie. Le soldat intervient et agit de manière brutale en écartant violemment Mélanie et en poussant Kateljine vers le véhicule. Ces propos du narrateur en témoignent :

Vu les lèvres de Kateljine remuer mais j'étais trop loin pour entendre ce qu'elle disait à Mélanie. J'ai cru voir ses yeux briller. Des larmes ? Cela n'a pas duré. Un soldat est venu et a brutalement écarté Mélanie et pousse Kateljine en avant vers le véhicule. Mélanie s'est accrochée au bras de Kateljine qui a failli tomber, le soldat l'a alors repoussée violemment d'un coup de botte et a poussé Kateljine dans le véhicule. Mélanie est tombée. (p. 233)

Du point de vue psychanalytique, cette scène peut être analysée en termes de pulsions agressives et de leurs impacts. Freud a décrit la violence comme une manifestation des pulsions destructrices (ou thanatos) présentes en chaque individu. Lorsque ces pulsions sont extériorisées sans contrainte, elles peuvent se traduire par des actes de violence physique. Les séquelles psychiques de cette violence sont profondes. Pour Kateljine et Mélanie, l'expérience de la séparation forcée et de la brutalité physique peut entraîner des sentiments d'impuissance, de peur, et de terreur. La scène de Mélanie étant repoussée violemment pourrait aussi entraîner un état de choc et de dissociation, des mécanismes de défense psychanalytiques où l'esprit se détache de la réalité pour se protéger de la douleur intense. La violence physique, comme celle décrite dans cette citation, ne se contente pas de causer des dommages corporels immédiats. Elle laisse des cicatrices durables sur le plan psychologique et émotionnel, exacerbant les sentiments de vulnérabilité et de trauma chez les victimes.

Un autre acte de violence physique est présenté par Dongala à travers les actions de Johnny face à M. Ibara. En effet, la violence physique est illustrée par l'agression violente de M. Ibara qui a vu ses biens pillés par les miliciens. « Somba liwa a t'il crié, et s'est mis à donner de furieux coups de godasse et de crosse à M. Ibara, tombe par terre. Le pauvre avait la lèvre fendue et saignait de partout. » (p. 335). La violence physique dans cette scène est évidente et brutale. Somba utilise une agression extrême pour dominer et infliger de la douleur à M. Ibara. Les conséquences physiques sont immédiates : une lèvre fendue et des saignements. Cependant, les séquelles psychiques sont tout aussi importantes, bien qu'elles ne soient pas toujours visibles immédiatement. Somba, en infligeant de la douleur à M. Ibara, exprime ses pulsions destructrices de manière incontrôlée et sadique. La violence physique, surtout lorsqu'elle est publique ou infligée sans possibilité de défense, entraîne des sentiments d'humiliation et d'impuissance. M. Ibara, attaqué

et blessé, pourrait ressentir une perte de dignité et de contrôle, des émotions qui peuvent mener à une détérioration de la santé mentale.

Conclusion

L'analyse psychanalytique de *Johnny chien méchant* révèle que la guerre engendre des perturbations profondes dans l'univers psychique des personnages. Les symptômes de traumatisme tels que la dissociation, le refoulement ou la violence compulsive montrent que les blessures psychiques ne sont pas toujours visibles mais se manifestent à travers des comportements extrêmes. Johnny, transformé en enfant-soldat, devient à la fois victime et bourreau tandis que Laokolé lutte pour conserver son intégrité mentale. L'œuvre de Dongala témoigne ainsi de la déshumanisation progressive induite par les conflits armés. Cette étude plaide pour une prise en compte des traumatismes psychologiques dans les discours littéraires et politiques post-conflit. La littérature, dans cette perspective, joue un rôle thérapeutique en exposant les cicatrices invisibles laissées par la guerre et en favorisant une réflexion sur les mécanismes de résilience individuelle et collective.

Références

- Dongala, E. (2013). *Johnny chien méchant*. France: les presses de l'imprimerie «La source d'or».
- Dongmo, K., A. et Akunna, N., P. (2017). « Une déconstruction psychoanalytique de l'étonnante et dialectique déchéance du Camarade Kali Tchikati d'Emmanuel Dongala ». *Ajofard, Ado Journal of French and related disciplines*, 4(1), 161-168.
- Freud, S. (1984). *Au-delà du principe de plaisir* (J. Laplanche & J.-B. Pontalis, Trad.) Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1966). *Le Moi et le Ça* (M. Bonaparte et al., Trad.). Payot.
- Freud, S. (1922). *Introduction à la psychanalyse*. Payot.
- Jung, C. G. (1959). *Les Archétypes de l'inconscient collectif* (R. Cahen, Trad.). Buchet-Chastel.
- Klein, M. (1932). *La psychanalyse des enfants* (J. Simon, Trad.). Presses Universitaires de France.
- Lacan, J. (1977). *Écrits*. Seuil.

- Oyetunde, J., O. (2024). Stratégies narratives et stylistiques de la violence chez Dongala à travers *Johnny chien méchant*. *TASAMBO, Journal of language, literature, and culture*, 3(2), 261-272.
- Oyetunde, J., O. (2024). The impact of war on civilians: a study of Emmanuel Dongala's *Johnny chien méchant*. *Olumo Journal of Education*, 11(1), 89-99.
- Winnicott, D. W. (1953). *Jeu et réalité : L'espace potentiel* (C. Monod & J. Rousseau, Trad.). Gallimard.